

C
RENARD

l.c.gall.

ET

2576 $\frac{c}{c}$

CORBEAU,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. CHARLES HUBERT ET PROSPER MARS;

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 13 septembre 1823.

A PARIS,

chez { SANSON, libraire, boulevard Bonne-Nouvelle, n° 3,
BARBA, libraire, Palais-Royal.
MARTINET, libraire, rue du Coq Saint-Honoré,
QUOY, libraire, Boulevard-Saint-Martin.

1823.

2207
Digitized by Google

PERSONNAGES.

ACTEURS,

ROBERT, fermier.

DEROUVÈRE.

M^{me} DUROLE, veuve du receveur
des contributions.

M^{lle} PALMYRE.

HENRIETTE, sa fille.

M^{me} CONSTANCE.

RENARD, greffier de la justice
de paix.

PAUL.

CORBEAU, vieux procureur d'Y-
vetot.

DUBOURJAL.

TIMBRÉ, tabellion du village.

MELCOUR.

Villageois et villageoises.

La scène est dans un petit village, à deux lieues d'Yvetot.

RENARD

ET

CORBEAU.

Le théâtre représente une place de village , à droite est une maison presque bourgeoise ; à gauche est la ferme de Robert. Vis-à-vis la ferme est un pommier creux dont les branches doivent gêner la vue de la maison bourgeoise.

Au lever du rideau, Robert, Madame Durôle, et Henriette écoutent la lecture d'un contrat que rédige le tabellion assis près d'une table ; les villageois les entourent ; et Robert leur verse à boire.

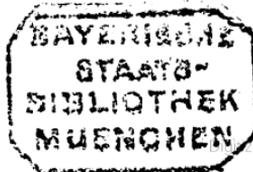
SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, MAD. DUROLE, HENRIETTE, TIMBRÉ,
VILLAGROIS.

CHOEUR.

Air : *Vaudeville de Bancelin.*

Verre en main
Que chacun chante
Cette union si touchante ;
Verre en main
Que chacun chante
L'hymen
Qui s' fra demain.



ROBERT.

De taille et d'estoc
 En dépit des censeurs sévères,
 Assis près d'un broc
 Pour soutenir le choc
 Je remplis deux verres,
 Et vide mes frères
 L'un à mes amis
 Et l'autre à mon pays.

Chœur.

Verre en main etc.

TIMBRÉ.

Encore une fois, criez fort, mais au moins tâchez que je ne vous entende pas, car il est impossible à moi timbré, tabellion de la commune, de rédiger au milieu des brouhahas de la multitude, l'acte qui doit assurer le bonheur des conjoints.

ROBERT.

C'est juste; silence!

TIMBRÉ.

« Article 1^{er}. » Jacques Robert, ancien soldat, aujourd'hui fermier, prend pour épouse Henriette Durôle, fille de défunt Pierre Durôle receveur de la commune, et de Geneviève Clarice veuve Durôle ci-présente.

MAD. DUROLE.

C'est moi... ensuite?

TIMBRÉ.

« Article 2^e. » Henriette Durôle de son côté prend pour époux Jacques Robert ci-dessus dénommé.

ROBERT.

C'est convenu.

HENRIETTE.

« Article 3^e. » le susdit Robert s'engage à abattre deux heures après la signature du contrat, ce pommier qui fait

partie de son domaine et dont les branches gênent considérablement la vue de la future belle-mère.

ROBERT.

Est-ce là tout ?

TIMBRÉ.

Un instant ? . . . il y a un petit article supplémentaire qui passera , j'espère, sans difficulté.

ROBERT.

Voyons l'article supplémentaire ?

TIMBRÉ.

« Article 4^e. » indépendamment des frais et honoraires revenans au tabellion squissné, les fruits qui se trouveront sur le susdit pommier au moment de son trépas, appartiendront en toute propriété au notaire qui aura rédigé le présent contrat. (*Les villageois rient.*)

MAD. DUROLE.

M. Timbré m'a l'air un peu intéressé.

HENRIETTE.

En faisant les affaires des autres on doit faire un peu les siennes.

TIMBRÉ.

Un peu n'est pas le mot, on doit les faire beaucoup.

ROBERT.

C'est assez juste, du reste

Air A soixante ans.

Se disputer au moment où nous sommes
N'est pas je crois agir bien prudemment,
Puisqu'il le faut j'abandonne mes pommes
A ce notaire un peu Normand.
Pussions-nous voir ces prétendus bons drilles
Qui nous font tort de dix écus sur vingt,
Se contenter, en pillant les familles,
D'un pot de cidre au lieu d'un pot de vin.

TIMBRÉ. (*à part.*)

Sauf erreur, c'est une pierre qu'il jette dans mon jardin,
et une pierre de taille encore !

MAD. DURCLE.

Passons à la signature ?

HENRIETTE.

Signer, le joli mot !

ROBERT.

Que de bonheur, ma chère Henriette, il me fait espérer !

Air : de ma tante Aurore.

Grâce à cet heureux hyménée,
 Soldat, je prétends à propos,
 Une fois au moins par année
 Donner à mon prince un héros.
 Dans dix ans mon aimable amie,
 Ces dix marmots qu' nous aurons là,
 Sachant qu' j'ai servi ma patrie,
 Chacun de ces marmots dira :
 Pour elle, il a risqué sa vie,
 Imitons le, défendons la !
 Il a défendu sa patrie,
 Imitons le, défendons la.

Pour qu'à l'envie on les chérisse,
 En vivant comme j'ai vécu,
 Je veux que chacun d'eux nourrisse
 L'ennemi qu'il aura vaincu.
 Apprenant par toi que leur père,
 Qui pour son pays s'illustra,
 Las de voir désoler la terre
 A son retour la cultiva.
 Ils rediront après la guerre :
 Imitons le, cultivons la !
 Il a su cultiver la terre
 Imitons le, cultivons la (1)

TIMDRÉ.

Voici le contrat, et en attendant que vos enfans disent
cultivons là ? s'il vous plaisait de me dire signons le ?

(1) On passe ce couplet à la représentation.

ROBERT.

Signons, je ne demande pas mieux.

TIMBRÉ (à part se frottant les mains.)

Bon, j'aurai les pommes,

HENRIETTE (va pour signer.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, RENARD.

RENARD.

Air: de la clochette.

Alte là (bis)

J'arrive pour la nœce,

Je sent là (bis)

Un appétit précoce.

Me voilà. (ter)

HENRIETTE.

Hé c'est M. Renard ?

ROBERT.

Le plus malin des greffiers passés, présent et futurs.

RENARD.

Malin est un peu fort, mais je vois ce que c'est, on veut me prendre par mon faible... eh! ben? oui: vivent les niches, encore des niches, toujours des niches, je ne sors pas de là.

AIR des joueurs à la hausse.

Oui, je fais toujours, toujours
des malices

Aux novices,

J'embellis ainsi le cours

De mes derniers beaux jours,

Oui toujours, oui toujours,

Toujours, toujours.

Je ris quand je vois mes confrères
 Au travail borner leurs désirs;
 En s'occupant de ses affaires
 Doit-on négliger ses plaisirs ?

Non, car à la sourdine
 Moi qui vise au larcin
 J'embrasse la voisine
 Même aux yeux du voisin.

Oui je fais toujours, toujours
 Des malices
 Aux novices etc.

Pour plaider avec ma bergère,
 Sans craindre les regards jaloux,
 Au greffe j'assigne le père
 A l'heure de nos rendez-vous.
 J'y suis galant pour cause,
 Et tandis qu'au palais
 Le papa perd sa cause
 Je gagne mon procès.

Oui je fais toujours, toujours
 Des malices
 Aux novices,
 J'embellis ainsi le cours
 De mes derniers beaux jours
 Oui toujours, oui toujours
 Toujours, toujours.

MAD. DURÔLE.

Vous arrivez fort à propos, M. Renard.

RENARD.

Pour présider le repas de nôce, n'est ce pas ?

ROBERT.

Non, mais pour mettre votre signature sur mon contrat,

RENARD.

Je vois ce que c'est, vous attendez mon seing; c'est juste.
 Le seing d'un greffier est quelque chose, ce que je dis est à
 la lettre..... à propos de lettre, mère durôle.... je vous
 en apporte une qui arrive d'Yvetot, mon pays natal.

HENRIETTE.

D'Yvetot!

RENARD.

Il y a huit jours que le maître de poste m'avait chargé de vous la remettre, et ce n'est que ce matin en déjeunant que je me suis aperçu que j'avais mangé l'ordre.

MAD. DUROLE.

Cette lettre est de mon frère Tricot, le bonnetier!

» Ma chère sœur,

» Henriette a vingt ans, il faut la marier. . . .

RENARD (*avec impatience.*)

C'est ce que nous faisons, M. Tricot.

MAD. DUROLE (*continuant de lire.*)

» Un parti très-avantageux s'est offert, je l'ai accepté.

ROBERT.

O ciel!

MAD. DURÔLE.

« L'époux que je lui destine arrivera huit jours après ma lettre. »

HENRIETTE.

Huit jours, c'est aujourd'hui.

MAD. DURÔLE.

« Tu n'hésiteras pas à lui donner ta fille quand tu sauras qu'il vient pour occuper la première place dans la commune que tu habites.

RENARD.

La première place, c'est celle de greffier.

TIMBRÉ.

Dutout, c'est celle de notaire.

RENARD.

Après celle de greffier.

TIMBRÉ.

Avant, M. Renard.

RENARD.

Après, si vous le permettez.

TIMBRÉ.

Oui, mais je ne le permets pas.

ROBERT

Air: Je reconnais ce militaire.

Cette lettre me désespère,
 Contr'elle en vain j'irais crier,
 Cet oncle étant un second père
 A le droit de la marier.

MAD. DURÔLE.

En ce moment quel parti prendre,
 Il a du bien, je n'en ai pas.

HENRIETTE.

Vais-je perdre un amant si tendre?

RENARD.

Moi, vais-je perdre un bon repas?

CHOEUR.

Cette lettre le désespère
 Contr'elle en vain j'irais crier
 Cet oncle étant un second père
 A le droit de la marier.

MAD. DURÔLE.

M. Renard, quel parti dois-je prendre?

RENARD.

Ma foi, je l'ignore.

MAD. DURÔLE.

Et vous, M. Timbré?

RENARD.

Le père Timbré est comme moi, dans les ignorans.

ROBERT.

Comment, madame Durôle, vous balancez quand il s'agit
 du bonheur de votre fille, quand surtout son mariage avec
 moi allait, aujourd'hui même, terminer nos différens.

MAD. DURÔLE

Mon frère Tricot est un homme à ménager. Ses biens dont
 Henriette doit hériter. . . .

HENRIETTE.

Tendent peu votre fille.

ROBERT

Ainsi pour un intérêt à venir vous sacrifiez notre bonheur.

présent, adieu mon Henriette, adieu... Quant à ce pommier, dont les branches blessent la vue de votre mère; il restera devant ses fenêtres pour lui reprocher son injustice.

TIMBRÉ.

Madame Durôle, si par hasard l'affaire s'arrangeait, je vous prie de ne pas oublier le petit article supplémentaire; pour le moment je vois que je n'aurai pas les pommes, et d'après cela.....

Air des boxeurs.

J'ai l'honneur
D'être de grand cœur
Votre serviteur.

ROBERT.

J'ai le même honneur
Serviteur!

TOUS.

Serviteur!

ROBERT, à *Henriette.*

Robert désormais
Renonce à ta famille

HENRIETTE.

Je n' pourrai jamais
Rester plus longtemps fille,
Or pour en finir
Je veux en mourir

TIMBRÉ.

Où, point de milieu,
Quant à moi notaire du lieu
J'ai l'honneur
D'être de grand cœur
Vôtre serviteur.

ROBERT.

J'ai le même honneur
Serviteur!

TOUS.

Serviteur!

(*Robert rentre chez lui et Timbré sort avec tout le vil-
lage.*)

SCENE III.

ROBERT SEUL (1).

Il n'est plus d'espoir, mon rival arrive... il faut renoncer à la main d'Henriette... y renoncer, quand il m'eût été si doux de la posséder. C'en est fait... pour n'être pas témoin de son hymen avec un autre, je quitte mon village, ma ferme... Oui, reprenons notre ancien métier!

AIR : *Ah Victor.*

Que de succès me sont promis,
L'honneur encor m'offre des charmes.
Pour le trône et pour mon pays,
Je sens qu'il est doux (bis)
Bien doux de reprendre les armes.

Adieu, réduits hospitaliers,
Je vais m'éloigner du village,
Et contre le fer des guerriers
Troquer le fer du labourage.
Cent fois adieu
Loin de ce lieu (bis)

Voulant qu'au temple de mémoire,
Mon nom soit porté quelque jour,
Je vais dans les bras de la gloire,
Braver les mépris de l'amour.

Je pars, j'arrive au régiment... Eh! c'est Robert, disent les camarades... Oui, morbleu, c'est moi, c'est votre ancien... Bravo, mon vieux; on m'embrasse, on me presse, on m'étouffe... et moi je m'dis, en regardant mon uniforme...

Que de succès me sont promis,
L'honneur encor m'offre des charmes.
Pour le trône et pou. mon pays,
Je sens qu'il est doux (bis)
Bien doux de reprendre les armes.

(1) A la représentation on ne chante que le second couplet.

Après dix ans d'autres exploits,
 Pour prix de mon ardeur guerrière,
 Mon prince me donne une croix
 Que j'attache à ma boutonnière,
 Ah ! quel honneur !
 Ah ! quel bonheur !

J' sens au fond ma conscience
 Que s'il est doux de la porter
 Il est puand on aime la France
 Bien plus doux de la mériter.

J'obtiens mon congé... je rentre dans mes foyers... tout l'avillage vient au devant d'moi... madame Durôle me reconnaît. — Comment, c'est vous, monsieur Robert. — Moi-même. — Vous avez la croix. — Oui, morbleu. — J'suis fâché d'avoir refusé ma fille. — Moi, j'suis fâché de n'avoir point obtenue. — Elle n'est point mariée. — Eh bien ! je l'épouse..

Que de succès me sont promis
 L'honneur encor m'offre des charmes
 Pour le trône et pour mon pays
 Je sens qu'il est doux (bis)
 Bien doux de reprendre les armes

On vient, c'est Renard?... Reignons.

SCÈNE III.

ROBERT, RENARD.

RENARD.

Eh bien ! mon pauvre Robert, tout est décidément rompu ; la maman ne veut rien entendre ; quand à la jeune personne, elle ne dit rien, mais nous autres vieux singes, nous savons ce que ça veut dire.

ROBERT.

Vous avez donc parlé pour moi ?

RENARD.

Sans doute, mon habitude à moi, Renard, n'est-elle pas de parler pour tout le monde. . . . Du reste, j'en dirai tant que je finirai par étourdir madame Durôle, elle te donnera sa fille ou elle dira pourquoï.

Air: *Vers le temple de l'hymen.*

C'est en vain que sans retard
 A ton rival on veut plaire,
 L'oncle, la fille et la mère
 Sont moins rusés que renard.
 Grâce à ma rare éloquence
 Cette veuve, je le pense,
 Pour combler ton espérance,
 D'avis changera bientôt
 Elle est sensée, elle est folle
 Et sa dernière parole
 N'est jamais son dernier mot.

La voici, laisse moi tenter un dernier effort? (*Robert sort.*)

SCENE V.

RENARD, MAD. DUROLE, HENRIETTE, VILLAGEOIS.

CHOEUR.

Air: *Quel beau jour.*

Quel chagrin
 Puisque l'amant que regrette
 Henriette
 N' peut plus lui donner sa main
 Pour le village en goguette
 La fête eut été complète
 C'est fâcheux
 Pour les jeun's fill's et l' vin vieux.

RENARD.

Fâcheux pour les filles, c'est vrai, pour le vin, c'est sûr, mais c'est encore plus fâcheux pour les gens en place qui, comme moi, viennent quotidiennement aux noces; du reste, je vous le répète, madame Durôle, vous avez tort de rompre en visière avec le fermier.

HENRIETTE.

M. Renard a raison, oui ma mère, ménagez le!... vous n'y perderez rien et moi j'y gagnerai quelque chose.

RENARD, *bas à Henriette.*

Ce mariage se fera, c'est moi qui vous le dis.

HENRIETTE.

Robert est si bon, si doux.

MAD. DURÔLE.

Les hommes sont tous comme ça avant le mariage.

RENARD.

Nous en avons cependant.

MAD. DURÔLE.

Encore une fois, Robert ne peut épouser Henriette.

RENARD, *bas à madame Durôle.*

Dans le fond, vous avez raison.

HENRIETTE.

Vous voulez donc mon malheur.

RENARD, *bas à Henriette.*

Votre mère a tort. . . . je le sais bien.

MAD. DURÔLE.

Ce qui me fâche le plus, c'est que si Robert n'épouse pas ma fille il n'abattra pas son arbre.

RENARD.

Vous croyez. . . eh bien ! si je me le mets en tête, je vous dis qu'il l'abattra.

HENRIETTE.

Il ne l'abattra pas. (*Tous les paysans disent ensemble : il ne l'abattra pas.*)

RENARD.

Vous me poussez à bout. Eh bien ! dès ce jour je vous jure que son pommier sera par terre.

MAD. DURÔLE.

Quel moyen emploirez-vous ?

RENARD.

Je n'en sais rien, mais c'est égal.

Air : vaudeville du premier prix

Robert est un malin spôte,
 Mais sous ses coups malgré cela,
 Pour son intérêt et le vôtre
 Son pommier bientôt tombera.
 Telle est, hélas ! la vie humaine,
 De notre temps comme jadis,
 Les gens crédules ont la peine
 Et les gens adroits les profits.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TIMBRÉ.

Le voilà ! le voilà. TIMBRÉ.

Qui, Robert ? RENARD.

Non. TIMBRÉ.

Air : Ah ! si madame le savait.

Derrière ce roc escarpé
 J'ai pu le voir à la sourdine,
 Il porte une très sottie mine
 Un habit noir six fois rapé
 Il a les yeux louches et mornes
 Et son chapeau qui paraît mûr
 M'a fait l'effet d'être à trois cornes
 Or ce doit être le futur.

MAD. DURÔLE.

Quel homme est-ce ?

TIMBRÉ.

Un grand sec qui, mouillé par l'orage, vient de se mettre à l'abri dans la forêt.

RENARD.

Il est mouillé, alors ce n'est donc pas un grand sec ; du reste, comme d'après la lettre de ce matin, il vient pour avoir la première place du village, et que je tiens singulièrement à savoir si par hasard ce ne serait pas la mienne ; je cours lui offrir mes hommages.

MAD. DURÔLE.

C'est agir prudemment.

RENARD.

Air Quand je n'ai pas le sou.

La politesse, au gré de notre envie,
 Nous conduit au sort le plus beau,
 Et la fortune est par fois dans la vie
 Le résultat d'un grand coup de chapeau.
 Près du Crésus pour qui la porte s'ouvre,
 Le chapeau-bas chacun va s'établir,
 Car bien souvent la dorure ne couvre
 Que l'homme adroit qui sait se découvrir.

HENRIETTE.

Je ne m'étonne plus si M. le greffier est si souvent enrhumé.

RENARD, *aux villageois.*

Mes amis suivez-moi, et disposons tout pour surprendre le nouveau venu.

Air : *Au premier de l'an.*

Sur un bon mari
Comptez d'avance
Car je pense
Pour être chéri
Qu'il fera peu son renchéri.

MAD. DURÔLE.

Rentre, quant à moi,
Chez tous nos amis du village,
Je vais sur ma foi
Pour mon futur gendre et pour toi.
Tu sens que je doi,
Ma fille, pour ton mariage,
Aller avec soins
Te choisir de nouveaux témoins.

HENRIETTE.

Par Renard attendu,
Nous allons voir, je gage,
Plus d'un piège tendu
Au prétendu.

CHOEUR

Sur un bon mari
Comptez d'avance.... etc.

(*Tout le monde sort par la droite, Henriette rentre chez sa mère.*)

SCÈNE VII.

CORBEAU SEUL. (*Il arrive par le fond à gauche ; il est tout effrayé et porte un sac d'argent sous le bras.*)

Enfin me voila arrivé, depuis le village voisin, où j'ai reçu d'un mien confrère ces douze cents francs, résultat du loyer d'une ferme que, par inadvertance, j'ai fait payer deux fois à certain paysan ; depuis le village voisin, dis-je, je n'ai trouvé que des yeux braqués sur moi ; ça m'avait d'abord semblé louche, car enfin, moi Corbeau, procureur d'Yvetôt, je ne suis pas un objet de curiosité. . . Si j'en crois quelques villageois, ce doit être ici que respire la belle que je viens épouser ; et d'après le portrait qu'on t'en a fait, conviens-en, pauvre Corbeau, tu ne saurais vivre sans elle. . . . Amour ! tenace amour ! attendrir le cœur de mon individu, c'est bien le plus grand de tes miracles.

AIR : *Des deux sœurs.*

Fi de celui que l'argent importune,
Pour un vieillard presque sur le retour,

Bandeau doré que porte la fortune,
 Tu vaux bien mieux que celui de l'amour.
 Mais des époux pour éviter le blâme,
 Vite augmentons le nombre des maris ;
 Car ce n'est pas, en prenant une femme,
 Le seul bien, hélas ! que j'aurais pria.
 Grâce à Plutus et grâce à ma maîtresse,
 Oui dans ce cœur, au gré de mon souhait,
 Je vais unir l'espoir à la tendresse,
 Et cumuler l'amour et l'intérêt ;
 Je sais à quoi le mariage expose ;
 Mais pour tâcher d'échapper au dégoût,
 Dans un bosquet cueillons nous une rose ;
 Pensons toujours que l'épine est au bout.
 Plus d'un époux, aveugle en sa folie,
 Du triste hymen voulant orner le cours,
 Crut acheter le bonheur de sa vie,
 Et n'acheta que le bonheur du jour.
 Je sais aussi que celui qui convoite
 L'argent tout seul, ne peut que succomber,
 Et que l'ami du Dieu qui toujours boite,
 Est de nos jours trop sujet à tomber.
 L'hymen aussi nous expose aux culbutes ;
 Je fus époux et mon cœur s'en souvient,
 Quand par malheur la femme fait des chutes,
 C'est au mari que la bosse revient.
 Un procureur d'après cela préfère
 Le son de l'or aux baisers des amours ;
 Jeune beauté par goût est trop légère,
 Quand par leur poids de vieux écus sont lourds.
 Craignant l'hymen d'avance je le fronde,
 Du célibat en regrettant l'emploi,
 Semblable enfin à la moitié du monde,
 Je me marie, et sans savoir pourquoi.

Mais orientons-nous. Est-ce à droite ou à gauche que je
 dois frapper ? ma foi, faisons comme tant de gens, frappons à
 toutes les portes. . . . (*Il écoute.*) J'entends du bruit. . . . on
 a prononcé mon nom. . . . que peut-on dire de ma per-
 sonne ? . . . Pour le savoir montons sur cet arbre. . . . il est
 d'ailleurs dans ce sac des titres qui pourraient me compro-
 mettre. (*Il monte sur l'arbre.*) Crainte de malheurs, cachons
 les papiers qui attestent ma nomination à la première place
 du village ; où les mettre ? dans mon chapeau. (*Il exécute ce
 qu'il vient de dire.*)

SCÈNE VIII.

CORBEAU, *sur l'arbre*, RENARD, TIMBRÉ, VILLAGEOIS.

RENARD.

AIR : *D'Azémia.*

Ne voit-on rien ?

TOUS.

Non, rien.

TIMBRÉ.

Regardons bien.

TOUS.

Oui, bien.

Allons, courage,

Tout ira bien.

RENARD.

Faut que le village

Déniche

Ce nouveau venu qui s'affiche ;

Puisqu'il est riche,

N'épargnons rien.

TIMBRÉ.

N'entend-on rien ?

TOUS.

Non, rien.

RENARD.

Ne voit-on rien ?

TOUS.

Non, rien.

CORBEAU (*à part*).

Que diable me veulent ces gens là !

RENARD.

C'est jouer de malheur ! Ici, personne ; dans la forêt visage de bois . . . (*apercevant Corbeau.*) Quelle est donc la tête que j'aperçois sur l'arbre de Robert ?

TIMBRÉ.

C'est lui, mes amis, c'est le grand sec en question . . . Ah ça ! que diable faites-vous donc sur cet arbre.

CORBEAU.

e que je fais ? vous le voyez bien : je me promène.

RENARD.

Eh! mais je ne me trompe pas, c'est maître Corbeau, ce vieux procureur avec lequel j'ai fait mes premières armes à Yvetôt.

CORBEAU.

Eh! c'est Renard, mon ancien petit clerc.

RENARD (*à part*).

Tâchons de savoir adroitement quelle place il vient occuper (*haut*).

Eh! bonjour, monsieur du Corbeau;
Que vous êtes joli, que vous me semblez beau!

CORBEAU.

Trop poli, en vérité.

RENARD.

Sans mentir, si votre tournure
Ressemble à votre figure,
Vous serez le phénix des procureurs du lieu.

CORBEAU (*à part*).

Si cela continue, je me verrai forcé d'ôter mon chapeau à mon inférieur.

RENARD.

AIR : *De Riquet*.

Votre sourire est doux,
Doux est votre visage;
Mais, dans notre village,
Quelle place aurez-vous?
En tous lieux, pour briller,
Le ciel vous a fait naître.

CORBEAU (*ôtant son chapeau*).

Mon cher, j'ai l'honneur d'être...

RENARD (*qui lit les papiers tombés*).Greffier! (*bis*).

CORBEAU.

Oui, mon petit Renard, greffier, sauf votre bon plaisir.

RENARD.

Ah! non content de prendre la maîtresse de Robert,
M. Corbeau veut s'emparer de la place de Renard; je savais

bien, moi, que je parviendrais à découvrir ce qu'on me cachait avec tant de soin.

CORBEAU.

Mais....

RENARD.

Apprenez que tout flatteur
Vit au dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien votre place, sans doute.

CORBEAU.

Ma tête se monte, M. Renard.

RENARD.

Eh bien ! descendez, M. Corbeau.

CORBEAU.

J'ai du courage.

RENARD.

Paroles en l'air.

CORBEAU.

AIR : *De la ferme et du château.*

Je n'aime pas que l'on me drappe.

RENARD.

Moi, j'aime assez qu'on soit drappé.

CORBEAU.

Ce n'est pas moi que l'on attrape.

RENARD.

Pourtant vous êtes attrapé.

CORBEAU.

D'un procureur que l'on offense,
Craignez la trop juste vengeance.

RENARD.

Saut, saut, saut, saut, sautez donc,
Du pommier sautez en silence ;
Saut, saut, saut, saut, sautez donc,
Au greffe nous vous attendons.

CHOEUR.

Saut, saut, saut, saut, sautez donc, etc.

CORBEAU.

Oui, j'y cours au greffe, et vous me rendrez raison de vos insolences.

RENARD.

Excepté vos papiers, je vous rendrai tout ce que vous voudrez.

CORBEAU (*à part*).

Cet arbre est creux, cachons-y mon argent.

RENARD.

Mettez-moi ce Corbeau en cage, et laissez-moi faire !

LES VILLAGEOIS (*Ils aident Corbeau à descendre.*)Saut, saut, saut, saut, sautez donc,
Du pommier sautez en silence.(*Ils emmènent Corbeau et sortent avec lui.*)

SCENE IX.

RENARD, SEUL.

En voilà un d'expédié pour le greffe, et comme ce qui entre au greffe n'en sort pas facilement, nous ne le reverrons pas de sitôt. . . . Occupons-nous à présent de la promesse que j'ai faite à madame Durôle, et cherchons un moyen pour forcer Robert à abattre son pommier; je ne sais pas encore ce que je lui dirai, mais c'est égal.

AIR : *Du petit Folliculaire.*

Un greffier doit, s'il est français,
Compter un succès,
C'est l'usage,
Et je gage
Eaire ici tomber sans retard,
Ces pommes dont Renard
Prétend avoir sa part.
Du plaisir en suivant les loix,
J'ai fait faire cent fois
Aux belles indociles,
Des choses bien plus difficiles,
Demandez à Suzon,
à Lison,
A Louison :
Demandez de plus à Claudine,
A la blonde Angéline,
A la brune Justine;
Ou bien, sans sortir du canton,
Demandez à Marton ;
Demandez à Fanchon,
Grands papas et petits fermiers,
Vos filles vos pommiers
Sont de ma compétence ;
En France,
Pour garder cela,
Dut-on crier : holà !

Corbleu ! le greffe est là.
 Charmer, malgré la médisance,
 Ma douce existence,
 Est toute ma science,
 Je n'ai jamais au pied du mur,
 Dit en renard obscur,
 Le raisin n'est pas mûr.
 Enfin,
 Greffier prudent et fin,
 Pour fixer à la fin
 La fortune
 Opportune,
 Sur fruits d'amour, fruits de jardin,
 Sans honte sans dédain,
 J'étends la main soudain.

Voilà Robert, agissons.

SCENE X.

RENARD, ROBERT.

RENARD.

Eh ! bien ? mon cher Robert, qu'est ce que nous disons ?

ROBERT.

Jusqu'à présent, M. le greffier, nous ne disons rien.

RENARD.

Eh bien ! moi je vais te dire quelque chose. . . . tiens tu
 à ce que ton arbre ne soit pas abattu ?

ROBERT.

Oui sans doute.

RENARD.

Eh bien ! j'en suis fâché, avant peu il sera par terre.

ROBERT.

Que voulez vous dire ?

RENARD.

Qu'il s'est formé un complot contre ton pommier ; mais ras-
 sure-toi ; je tiens le noyau.

ROBERT.

Un complot.

RENARD.

Oui. Les uns veulent manger tes pommes, les autres abbat-
 tre ton arbre. . . . trois hommes et un paysan en ont formé
 le projet.

ROBERT.

J'ai défendu pendant dix ans la propriété des autres, malheur à ceux qui voudraient toucher à la mienne ; qui, d'ailleurs, peut me vouloir du mal ? je n'en fais à personne.

RENARD.

Je te le répète : trois hommes et un paysan. . . .

ROBERT.

Mais pour quelle raison ?

RENARD (*à part.*)

Que vais je lui dire ? (*haut*) Les uns disent ci, les autres disent çà. . . mais la masse prétend que le creux de ton arbre renferme. . . .

ROBERT (*riant.*)

Un trésor, peut-être ?

RENARD.

Juste ! un trésor.

ROBERT.

M. Renard vous moquez-vous de moi ?

RENARD.

Je m'en garderais bien.

ROBERT.

Alors, on s'est moqué de vous.

RENARD.

Semoquer de moi ! d'un greffier ! je te le demande. . . c'est impossible ! du resté c'est par intérêt pour toi que je t'ai fait part des bruits qui circulent dans le village. . . tu en feras ce que tu voudras. . . tu connais de plus madame Durôle. . . au fond c'est une bonne femme, peut-être que si ton arbre était abattu aujourd'hui, tu pourrais te rattraper aux branches demain. . .

Prudemment,
Crains la perfidie,
Des méchants (bis), le nombre en est grand.

ROBERT.

Comme guerrier
Qui sert sa patrie,
Doit le premier
Défendre son pommier.

RENARD.

ENSEMBLE.

ROBERT.

Prudemment,

Bravement,

Je compte, et défie
Les méchants (bis), et j'en ris souvent.

SCENE XI.

ROBERT *seul.*

Ce que vient de me dire Renard a quelque chose qui m'étonne: je ne crois pas à son trésor; mais je crois par exemple que si mon pommier était abattu, peut-être madame Durôle ferait mon bonheur et celui d'Henriette.

SCENE XII.

ROBERT, HENRIETTE (*à la croisée.*)

Robert!

HENRIETTE.

ROBERT.

Henriette!

HENRIETTE.

Je suis bien triste, assez; ma mère est chez le tabelion.

ROBERT.

Ce mariage n'est point encore fait; si mon rival s'obstine à avoir une femme de plus, qu'il prenne garde d'avoir deux oreilles de moins.

HENRIETTE.

Tenez, croyez moi, abattez votre pommier; cet acte de complaisance pourra peut-être décider ma mère à nous marier.

ROBERT.

Vous croyez?

HENRIETTE.

J'en suis sûre.

ROBERT.

Eh bien! va pour le pommier abattu! arrivera ce qui pourra.... holà! Paul! Claude! Germain!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GARÇONS *de ferme.*AIR: *Partous* (de Fernand-Cortès).

CHOEUR.

Nous v'la, nous v'la, nous v'la.

Qu'est ce qui faut faire,

Pour vous plaire?

Nous v'la, nous v'la nous v'la,

C'est assez dire: holà!

ROBERT.

Des pelles, des pioches; puisque cet arbre déplaît à madame Durôle, il faut le faire tomber à l'instant. (*Les villageois entrent dans la ferme et en sortent bientôt armés de pioches....etc....*) mon pauvre pommier quel sacrifice....allons en besogne..

AIR : *Tôt, tôt, battez chaud.*

Mes amis redoublons d'efforts,
Cet arbre contient des trésors;
Pour m'enrichir creusez sa tombe.
Il est d'ailleurs si vieux, si laid,
Qu'à mon Henriette il déplaît.
Vite d'après cela qu'il tombe.

Tôt, tôt, tôt,

Battez chaud,

Tôt, tôt, tôt,

Bon courage!

Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

(*Pendant la ritournelle les villageois frappent sur l'arbre.*)

Dans nos travaux, dans nos amours,
Montrons nous courageux toujours;
Amans soumis guerriers fidèles,
Soyons, pour nous faire chérir,
Tout à l'honneur, tout au plaisir,
Chez nos ennemis, chez nos belles.

Tôt, tôt, tôt,

Battez chaud,

Tôt, tôt, tôt,

Bon courage!

Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

(*L'arbre tombe et laisse appercevoir le sac de Corbeau.*)

HENRIETTE.

O bonheur le voilà renversé.

ROBERT.

Que vois-je ? un sac.

HENRIETTE.

Que renferme t-il ?

ROBERT.

De vieux écus qui en valent des neufs, serait-ce le trésor dont le greffier vient de me parler....

HENRIETTE.

Il me tarde d'apprendre cette bonne nouvelle à ma mère (*elle rentre.*)

ROBERT (*qui a ouvert le sac.*)

Des papiers.... diable ! ça me regarde....ces titres sont ceux de ma ferme. Pour le coup l'aventure est....

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RENARD (*qui a entendu les derniers mots.*)

Délicieuse, n'est-ce pas ? (*à part*) amusons nous de sa crédulité.

ROBERT.

Parbleu, mon cher greffier, il faut que je vous embrasse ; vous m'avez donné une bonne idée. quand vous aurez de semblables confidences à me faire, je vous prie de ne pas m'oublier, M. Renard. J'ai cru un instant que vous vous moquiez de moi ? . . . Votre conduite mérite une récompense. (*lui montrant les papiers*) acceptez la moitié de la somme.

RENARD.

La moitié ? du tout.

ROBERT.

Air: *dans ce castel* (de M. Blanchard)

Franchement ce refus me pique ;
Je dois, au gré de mes transports,
Payer le greffier qui m'indique
Les lieux qui cachent des trésors.
Acceptez donc, c'est l'honneur qui l'ordonne,
Assez souvent, ici-bas, non content
De bien payer celui qui nous les donne,
Il faut payer celui qui nous les prend.

RENARD.

Mais quand je te dis que je ne veux rien (*à part*) Dieu qu'il est vexé !

ROBERT.

Une fois, deux fois, trois fois ?

RENARD,

Non, non, non, cent fois non.

ROBERT.

Adjugé mes amis emportez ce sac chez moi.
RENARD (*qui n'avait pas aperçu le sac qui était sur la table.*)

Comment un sac ?

ROBERT.

C'est celui que renferme la somme dont vous ne voulez pas accepter la moitié.

RENARD.

Ah ! ça entendons nous ! tu as donc trouvé un trésor ?

ROBERT.

N'est-ce pas vous qui m'avez dit qu'il était là.

RENARD.

Je te l'ai dit, mais pour rire, par farce.... C'est une malice de la part de ton serviteur.... ah tu as trouvé un trésor.... moi, Renard, j'en veux ma part.

ROBERT.

Et moi, Robert, je garde tout à présent.

RENARD.

Air: des deux savoyards.

Qui garde, tout m'outrage;
Sans tarder davantage,
Il faut que l'on partage
Avec moi ce trésor.

ROBERT.

Votre refus m'engage
À résister encor;
J'en suis fâché, mais grâce au sort,
Malgré vous je garde cet or.

LES VILLAGEOIS.

Apaisez-vous;
Point de courroux.

RENARD.

Un pareil malheur me tracasse;
Ah! pour moi quel affreux tourment!
Du trésor j'indique la place,
Et c'est un autre qui le prend.

LES VILLAGEOIS.

Soyez plus doux.

RENARD.

Non, non.

LES VILLAGEOIS.

Ah! calmez vous.

RENARD.

Non, non.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MAD. DUROLE, HENRIETTE.

MAD. DUROLE ET HENRIETTE.

D'où peut naître ce bruit, de grâce?
Ah! quel soupçon!

RENARD.

Je me moque de ses menaces.
Ah! qu'il est bon!

ENSEMBLE.

ROBERT.

Je m'amuse de ses grimaces
Qu'il est poltron!

MAD. DURÔLE.

M'expliquerez-vous ce que tout cela veut dire?

RENARD.

Cela veut dire que l'arbre est abattu, et que c'est une
tuile qui me tombe sur la tête.

ROBERT.

Que l'argent que le creux de mon pommier contenait,
sera bientôt dans mon coffre.

HENRIETTE.

Et que M. Corbeau, procureur, est arrivé, et qu'on ne sait
ce qu'il est devenu.

RENARD.

Je le sais bien, moi.

MAD DUROLE.

Comment! mon gendre est procureur?

Air des filles à marier.

Le jour de sa venue
Est un jour de plaisir;
Il faut qu'on le salue
Quand il va revenir.
Je veux qu'on s'humanise,
Puisqu'il est procureur,
Je prétends qu'on lui dise....

SCENE XVI.

LES MÊMES, CORBEAU, LE TABELLION.

CORBEAU (*accourant et finissant l'air*).

Au voleur! au voleur!

MAD. DURÔLE.

Je prétends qu'on lui dise...

TIMBRÉ.

Au voleur! au voleur!

CORBEAU.

L'arbre est renversé!

TIMBRÉ.

Le pommier est par terre!

CORBEAU.

Mon argent!

TIMBRÉ.

Mes pommes!

CORBEAU.

Par précaution, je l'avais placé dans le creux de cet arbre.

ROBERT. (à part.)

Qu'entends-je?

TIMBRÉ.

Par acte notarié, elles me reviennent.

RENARD (à part.)

Si j'avais su ça.

CORBEAU.

Qui me rendra mon argent? dites, ames charitables.

ROBERT.

Moi, monsieur!

CORBEAU (avec joie.)

Je respire!

ROBERT.

Mais, dites-moi, vous rappelez-vous certaine ferme dont vous avez fait payer deux fois le loyer?

CORBEAU (à part.)

J'étouffe! (*haut*) j'en ai fait payer plusieurs deux fois, mais le tout....

RENARD.

Par oubli, n'est-ce pas?

ROBERT.

Je suis le fils de l'un des fermiers dupés par vous, et les papiers renfermés avec la somme me prouvent....

RENARD (*vivement*.)Qu'un procureur d'Vvetôt est un frippon... quelquefois; mais un rival généreux, toujours, (*à Robert*) rend lui son sac! il te cèdera la femme qu'il vient épouser, qu'en dites-vous, maman Durôle?

MAD. DURÔLE.

D'après ce que je viens d'entendre, je ne demande pas mieux.

TIMBRÉ.

Bon, j'aurai les pommes.

CORBEAU.

Moi, je vous rends ma parole, rendez-moi mes écus? (*Il va pour prendre le sac que lui tend Robert, Renard le saisit vivement et dit à Corbeau :*)

RENARD.

Un moment, un moment.... me rendez-vous aussi ma place, M. Corbeau.

CORBEAU.

Y tenez-vous absolument, M. Renard?

RENARD (*tenant toujours le sac*).

Si j'y tiens, est-il farceur! si j'y tiens, sans doute que j'y tiens.... mais vous, d'après ce que nous savons, vous n'y pouvez plus tenir.

CORBEAU (*en colère*).

Aussi je n'y tiens plus. . . . (*Il prend son sac que lui donne Renard avec difficulté.*) Maudit voyage! l'un me vol ma futur, l'autre ma place. . . . Pauvre Corbeau, comme on t'a plumé!

RENARD.

Pour vous consoler, il y a un bon repas de préparé, venez vous mettre à table.

VAUDEVILLE.

Air : *De la route de Poissy.*

Si l'ennui vient à ce repas,

Vite, vite,
Qu'on l'évite.

Si l'ennui vient à ce repas,

Gai, gai,
N'l'écoutons pas.

CORBEAU.

Dans ma place, hélas! j'espérais

Beaucoup prendre,
Fort peu rendre;

Et d'Avance je m'admirais

Roulant sur l'or que j'avais;

Mais puisqu'on me la retire,

Ce qui doit me consoler

C'est qu'on ne pourra pas dire :

Corbeau ne sait que voler.

CHOEUR.

Si l'ennui vient à ce repas,

L'IMBRE.

Un amant en dépit du sort,

En ménage,

S'il s'engage,

Croit mettre, au gré de son transport,

La main sur un vrai trésor.

Il prend fillette jolie;

Mais il dit le cœur troublé,

Après la cérémonie:

Doux Jésus, je suis volé!

CHOEUR.

Si l'ennui vient à ce repas, etc.

MAD. DURÔLE.

Sans regrets comme sans tourmens,

Une belle,

Trop rebelle,

Regarde quand elle à quinze ans,

Les maris et les amans;

Mais plus tard, lasse d'attendre,

Elle dit sans se troubler:

Monsieur, mon cœur-est à prendre,

Hâtez-vous de le voler.

CHOEUR.

Si l'ennui vient à ce repas, etc.

ROBERT.

Ce Guerrier quittant en vainqueur,
 Pour son prince,
 Sa province,
 Obtient et pose sur son cœur,
 Le signe de la valeur!
 Aux champs poudreux du carnage,
 Cent fois son sang a coulé,
 Ainsi, Gagner un tel gage,
 Ce n'est pas l'avoir volé.

CHOEUR.

Si l'ennui vient à ce repas, etc.

RENARD.

Contre un fripon, il faut, oui dà!
 Que la justice
 Sévisse.

On en vit et l'on en verra,
 Pour le prouver, je suis là;
 Mais hélas! par l'imposture,
 Souvent, on se voit troublé;
 Et le voleur, en voiture,
 Eclabousse le volé.

HENRIETTE.

Messieurs, lorsque nous vous offrons
 Une bluette imparfaite,
 Imparfaite.

ROBERT.

A regret, nous vous l'avouons.

RENARD.

Bien souvent nous vous volons.

CORBEAU.

Aujourd'hui, c'est le contraire.

MAD. DURÔLE.

Or, en prenant une clé;

TIMBRÉ.

Ne dites pas au parterre :

HENRIETTE.

De nouveau, je suis volé.

CHOEUR.

Si l'ennui vient à grands pas,
 Vite, vite,

Qu'on l'évite;

Si l'ennui vient à grands pas,

Gai, gai,

N' l'écoutons pas.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-E. HERHAN.

